



BIBEAU Gilles, 2023, *Une histoire d'amour-haine. L'Empire britannique en Amérique du Nord*. Montréal, Mémoire d'encrier, 409 p.

Le travail de recherche de Gilles Bibeau sur les préludes de l'histoire canadienne lui a permis d'« entrevoir la présence d'un mal dans ce qui a porté la naissance de ce pays » (Bibeau 2023 : 384). Ce sentiment a émergé lors de sa lecture des journaux de bord des navigateurs anglais et français qui étaient au service de « l'ambition des rois d'Europe, de la quête de profit des banquiers et de la recherche de produits exotiques de la part des commerçants » (*ibid.* : 44). Toutefois, la fresque historique de l'anthropologue ne s'attarde pas seulement aux récits des navigateurs de la Renaissance, mais aussi à ceux qui les ont précédés, soit aux *immrama* irlandaises et aux sagas islandaises, et ce, dans le but de comprendre les représentations qui poussèrent les Européens vers le couchant. Ces récits de voyages sont la matière première de son ouvrage, *Une histoire d'amour-haine. L'Empire britannique en Amérique du Nord*. Ce qui préoccupe l'auteur est de révéler ce que « cachent au juste les préludes européens de l'histoire canadienne » (*ibid.* : 15), pour ainsi comprendre la genèse des imaginaires anglais et français qui coexistent depuis la fondation du Canada.

L'ouvrage, dont les différentes parties sont structurées autour d'« une trentaine de vignettes, de scènes de rencontres, de portraits de personnages et d'épisodes de l'histoire » (*ibid.* : 32), débute avec la description des navigations des moines irlandais sur leurs *currachs*, il y a de cela plus de 1 500 ans, alors qu'ils étaient à la recherche du paradis celtique. Il nous transporte ensuite sur les *knörns* norrois dans leurs expéditions vers l'ouest. Avec moult détails, Bibeau nous explique ce qui mena ces aventuriers de Scandinavie au Groenland, et ce qui les poussa à naviguer, autour de l'an mil, jusqu'à la terre « énigmatique » du Vinland, dont l'emplacement est à ce jour incertain. Une fois les premiers jalons de cette quête vers l'ouest établis, l'anthropologue fait un bond en arrière et, en utilisant des sources primaires, telles que les livres de Grégoire de Tours (v. 538-594) et de Bède le Vénérable (v. 672-735), il nous introduit dans les manières de penser des Anglo-Saxons à l'époque de leur installation dans les îles anglo-celtes. L'auteur raconte aussi la mise en place de la dynastie franque des Mérovingiens dans les régions gallo-romaines. Ces développements permettent de décrire l'évolution ethnolinguistique et la parenté ethnique, culturelle et génétique originelle des habitants des territoires de la France et du Royaume-Uni actuels. L'auteur revient ainsi sur les mouvements, les conquêtes et les jeux géopolitiques qui ont mené à leur différenciation progressive et qui ont fait d'eux, au fil du temps, « les meilleurs ennemis du monde » (*ibid.* : 161).

Bibeau décrit par la suite comment la politique d'expansion coloniale et le rêve d'empire en Angleterre sont nés et se sont solidifiés, notamment grâce à l'établissement de la flotte de l'Angleterre qui en vint à dominer les mers au XVI^e siècle. Cette flotte fut au service d'une « véritable obsession » (*ibid.* : 278) des Anglais pour trouver le passage du Nord-Ouest. L'odyssée nordique des navigateurs anglais fut aussi l'occasion de réaliser l'exploration

minière de l'actuel territoire de l'Arctique canadien qui ne leur permit que de trouver le célèbre « *fool's gold* » (Bibeau 2023 : 295), autant d'occasions de rencontres et d'échanges ratées avec les Autochtones d'Amérique.

Le professeur émérite de l'Université de Montréal souligne que si certains penseurs humanistes du XVI^e siècle — More, Shakespeare, Rabelais et Montaigne —, inspirés de récits de voyageurs ayant côtoyé les Autochtones, ont été fascinés par les sociétés rencontrées dans le Nouveau Monde et ont cru bon de devoir s'inspirer d'elles pour imaginer leurs sociétés en retour, cet engouement pour nourrir leurs utopies s'est vite effrité en faveur d'une condescendance et d'une certitude de supériorité généralisées au XVII^e siècle, alors que les Empires coloniaux se consolidaient. D'ailleurs, l'auteur ne manque pas de rappeler les mesquineries et les tromperies de Jacques Cartier à l'égard des Iroquoiens de Stadaconé, lequel refusait de traiter les Autochtones à son égal et de respecter leurs coutumes.

Cet éclairage fascinant qu'il jette sur l'histoire nord-américaine, Bibeau l'apporte à l'aide d'une matière originale, authentique et remplie d'excentricité et d'extravagance, « au sens littéral d'errance » (Bibeau 2003 : 46). Cet intérêt pour les récits de voyages n'est pas sans rappeler le désir de longue date de l'auteur de rapprocher l'anthropologie de la fiction et de la littérature (Bibeau et Simon 2004 ; Bibeau 2010 ; *Les Possédés et leurs mondes* 2017). L'anthropologue a notamment travaillé sur l'œuvre de Jack Kerouac, sur « la saga franco-américaine d'un romancier ethnographe » (Bibeau 2004 : 61) qui a repris « la tradition des explorateurs qui ont autrefois arpenté le continent nord-américain » (*ibid.* : 83). Pour Bibeau, la littérature est davantage capable de « rendre compte de la forme d'esprit et d'imaginaire qui se sont formés chez les pionniers [a]nglais et [f]rançais à l'origine du Canada » (2023 : 379). Et tout comme l'a fait Kerouac avec le mythe américain de sa génération, Bibeau montre, en s'inspirant notamment du travail de Margaret Atwood (1995) (2023 : 370), que les expéditions des explorateurs anglais comme Frobisher dans l'Arctique ont construit le mythe du « Nord malveillant », mystique et angoissant qui modèle une partie importante de l'imaginaire des Anglo-Canadiens.

Cet ouvrage, destiné au grand public et publié chez Mémoire d'encrier, dont l'une des missions est de confronter l'histoire, le racisme et les inégalités, saura en éduquer plus d'un sur la genèse du Canada, sur « le parfait gâchis d'une entreprise commerciale prédatrice camouflée sous le masque d'un projet de civilisation » (Bibeau 2010 : 117).

Références

- ATWOOD Margaret, 1995, *Strange Things. The Malevolent North in Canadian Literature*. Oxford : Clarendon Press.
- BIBEAU Gilles, 2004, « Voyages et fictions chez Jack Kerouac : une ethnographie de la franco-américanité ? », *Anthropologie et Sociétés*, 28, 3 : 59-89.
- , 2010, « Ne pas oublier Monsieur Kurtz : l'attrait de la sauvagerie », *Anthropologie et Sociétés*, 34, 3 : 117-136.
- BIBEAU Gilles et Sherry SIMON (dir.), 2004, « Ethnographie — Fictions ? », *Anthropologie et Sociétés*, 28, 3.

LES POSSÉDÉS ET LEURS MONDES, 2017, Gilles Bibeau. Livre 9. Littérature, fiction et anthropologie. YouTube. Consulté sur Internet (<https://www.youtube.com/watch?v=hE9T1cUopDI>), le 11 avril 2024.

Antoine Hamel
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

COSOVSKI Agustín, 2022, *Les sciences sociales face à la crise. Une histoire intellectuelle de la dissolution yougoslave (1980-1995)*. Paris, Éditions Karthala, coll. « Meydan », 243 p.

Synthèse des recherches doctorales qu'Agustín Cosovski a menées de 2015 à 2018, son premier ouvrage livre un examen critique du champ des sciences sociales dans une Yougoslavie en mutation. L'auteur s'intéresse aux conditions de production et de reconfiguration des sciences sociales pendant la période de crise, qui s'échelonne de la mort de Josip Broz Tito, en 1980, à la fin de la guerre en Croatie et en Bosnie, en 1995. Au prisme d'une histoire située des idées, l'analyse de ces transformations disciplinaires et intellectuelles propose d'évaluer l'impact de la sociologie, des sciences politiques et de l'anthropologie sur les développements idéologiques, sociaux et culturels du monde yougoslave.

Historien de formation, Agustín Cosovski a combiné aux méthodes classiques de sa discipline d'autres registres méthodologiques traditionnellement associés aux sciences sociales, et particulièrement à l'anthropologie. Son interprétation des sources archivistiques est ainsi enrichie d'une quarantaine d'entretiens réalisés auprès d'intellectuels serbes et croates rencontrés à Belgrade et à Zagreb. La restitution partielle de cette série d'entretiens permet à l'auteur de nous livrer une lecture rétrospective des défis inédits auxquels ont été confrontées les sociétés est-européennes à la suite de l'effondrement du système socialiste.

Le développement de son enquête est traversé par deux constats principaux, dont il nuance l'apparente contradiction : en dépit de leur position de faiblesse face aux mutations globales de leurs pays, certains scientifiques yougoslaves ont mis leur réflexion au service d'un militantisme critique et d'une contestation idéologique ; pourtant, ces mêmes intellectuels ont peiné à renouveler les outils interprétatifs des sciences sociales au moment de la dissolution yougoslave en 1991, et ont perpétué certains réflexes conceptuels hérités d'une tradition scientifique dont ils désavouaient parallèlement l'esprit conservateur.

L'analyse rigoureuse de la période concernée est portée avec éloquence par une écriture précise et percutante qui inscrit la réflexion de l'auteur dans un tressage disciplinaire où sociologie, science politique et anthropologie se donnent la réplique. Introduites aux lecteurs dans leur singularité, ces trois disciplines sont pensées ensemble comme formant un observatoire des sociétés yougoslaves en période de crise économique et de conflit ethnique. Agustín Cosovski rappelle qu'à l'image d'autres régimes communistes, les pays

yougoslaves, majoritairement agraires et appauvris au début de la guerre froide, ont entrepris une transition économique, sociale et industrielle tournée vers la modernisation globale de leurs systèmes de gouvernance et de production. Mobilisées par le régime communiste, les sciences humaines et sociales ont été mises au service du projet socialiste dès la fin des années 1960, et simultanément soumises à une marginalité scientifique ainsi qu'à une neutralité politique à partir desquelles s'est laborieusement négociée leur liberté d'expression.

Au fil des six chapitres qui structurent l'ouvrage, on suit notamment le parcours épistémologique de la jeune discipline ethnologique qui se transforme, dès les années 1970, au contact de la pensée anthropologique occidentale, et notamment des apports du structuralisme et de l'anthropologie culturelle américaine. Celle-ci inspire une nouvelle génération de scientifiques tels que Dušan Bandić et Ivan Kovačević en Serbie, ou encore Dunja Rihtman-Augustin en Croatie. Au sein de l'Institut d'ethnologie et de folkloristique de Zagreb, cette dernière participa activement au « processus d'anthropologisation » de l'ethnologie croate, ainsi qu'au débat sur l'instrumentalisation politique des traditions populaires en faveur du nationalisme yougoslave. Dans un souci de représentativité de la diversité des postures intellectuelles, l'auteur met en lumière des figures féministes telles que celles de Lydia Sklevicky, qui a contribué à écrire une histoire située des femmes en Yougoslavie et qui a vivement critiqué la propagande socialiste des récits nationalistes. Parmi d'autres, Dunja Rihtman-Augustin et Lydia Sklevicky illustrent l'attention qu'ont portée anthropologues et sociologues aux variations idéologiques de la scène politique dans un contexte de crise globale. Agustín Cosovschi mène son enquête dans les années 1980 en analysant les circonstances de la progressive conscientisation politique des intellectuels, qui prend un tournant engagé, parfois militant, et accompagne le tournant subjectiviste des sciences sociales dans les années 1990. Les derniers chapitres de l'ouvrage rendent compte des débats d'idées qui ont scandé le dialogue scientifique dans une période de transition démocratique appréhendée avec difficulté par les élites politiques jusqu'en 1995.

En mobilisant les productions intellectuelles des sciences sociales comme points de départ d'une observation nuancée des différents jalons de la crise, l'auteur remédie à la pénurie d'ouvrages en langue française sur l'expérience collective de l'effritement progressif d'un modèle politique monolithe confronté à la pluralité d'une pensée critique. Au carrefour de disciplines dont il cartographie le destin contemporain, Agustín Cosovschi s'adresse autant aux historiens qu'aux sociologues, politologues et anthropologues, en renouvelant l'écriture de l'histoire des idées par son examen holistique de la manière dont l'expérience socialiste a façonné les conditions matérielles et intellectuelles de production des savoirs scientifiques en Europe du Sud-Est.

Oriane Girard
Institut d'ethnologie et d'anthropologie sociale (CNRS)
Aix-Marseille Université, Aix-en-Provence, France
École française d'Athènes, Athènes, Grèce

DUBE Saurabh, 2023, *Disciplines of Modernity: Archives, Histories, Anthropologies*. Royaume-Uni, Taylor & Francis, coll. « Routledge Focus », 136 p.

Cet ouvrage s'inscrit dans une réflexion entamée il y a plusieurs décennies par l'auteur, enseignant-chercheur au Colegio de Mexico, sur ce que signifie l'idée de modernité, et sur la manière dont celle-ci se diffuse matériellement dans nos sociétés, à la fois dans les politiques publiques et dans les arènes académiques, mais aussi dans les mentalités de tout un chacun, et ce, avec de puissants effets sociaux. Rédigé à la suite de son livre *Subjects of Modernity* (2018), qui proposait un questionnement sur l'articulation entre modernité/modernisation d'une part, et sujets de la modernité d'autre part, Saurabh Dube approfondit ses réflexions en s'intéressant ici aux disciplines anthropologiques et historiques. Plus précisément, il compte montrer et déconstruire les privilèges et le sentiment d'ayant droit (« *entitlement* ») caractérisant les élites académiques.

Le livre, qui s'inscrit dans les paradigmes de la pensée critique et de la théorie sociale, démarre avec une introduction présentant la triple thèse de l'auteur. Tout d'abord, l'anthropologie et l'histoire sont des disciplines de la modernité — dans le sens de champ académique, mais aussi d'ordonnement du monde et de prescription de conduites (p. 8) — qui se sont constituées de manière contradictoire et contestée, en fonction d'oppositions binaires héritées des Lumières, au premier rang desquelles celles de primitif/indigène/tradition contre modernité/civilisé/occidental. Or, pour lui, les systèmes de valeurs ou concepts ne sont pas de simples dispositifs explicatifs détachés du monde ; en réalité, ils l'habitent, en font intrinsèquement partie, le fabriquent. Ensuite, l'humain n'est pas simplement mu par un intérêt rationnel. Pour les universitaires, notamment, le côté affectif « extra-analytique » fait partie du fonctionnement routinier de nos mondes académiques modernes, bien qu'il soit sans cesse invisibilisé (p. 5). Enfin, le fait d'analyser simultanément les privilèges et la précarité présente une portée heuristique, car cela permet de questionner les ressorts du pouvoir, sans tomber dans l'exotisation de la résistance des dominés, ni dans la perspective dystopique et totalisante d'un Occident dominant, en plus de rompre avec la dichotomie sujet observant/sujet observé, pour lui qui analyse le monde académique élitaire (p. 3). De cela découle sa méthode de collecte et d'analyse plurielle, à cheval sur des « vignettes ethnographiques », des « récits quotidiens », des « instantanés sociologiques », des « théories anecdotiques » (p. 12-14).

Dans une seconde partie, qui constitue le cœur de son analyse sur les disciplines anthropologique et historique, Dube montre comment celles-ci, construites historiquement comme des disciplines distinctes, en sont venues à nous apparaître naturalisées comme telles. Or, selon lui, et même si le dialogue et les emprunts entre les deux disciplines ont été continus depuis déjà des décennies, une profonde interrogation — pour ne pas dire introspection — reste à faire quant au type d'emprunts effectués de part et d'autre, notamment en ce qui concerne l'usage des archives et du terrain (p. 33-34). Au-delà de ces pratiques, il nous livre une analyse épistémologique condensée des deux disciplines depuis les Lumières, en se référant aux travaux de dizaines d'auteurs. Pour lui, anthropologie et histoire doivent être prises comme des archives de la modernité, en constante interaction (p. 19). Il faut ainsi autant prêter attention à leurs objets qu'à leurs points aveugles, à leurs généalogies et proximités conflictuelles avec les Lumières, le romantisme, la race, la raison, les empires coloniaux, la nation, les procédures herméneutiques et analytiques (p. 13).

Mettant en pratique ces arguments, les chapitres suivants s'intéressent à des terrains chers et intimes à l'auteur. Le chapitre trois présente ainsi une analyse des travaux anthropologiques et historiques sur les Intouchables. Ces travaux sont traités comme des archives de la modernité : ils ont tendance à essentialiser le système de caste en minimisant l'impact de la colonisation, pris comme phénomène exogène. Dans le prolongement de ce chapitre, Dube cherche à comprendre le fonctionnement des mondes élitaires à partir de l'analyse de sa cohorte lorsqu'il était étudiant à la Modern School de New Delhi. Il part du constat que les sujets modernes se déclarent être libérés des hiérarchies traditionnelles, tout en étant précisément hantés par les institutions de caste et de genre, dont les normes irriguent l'ensemble de leur monde social (p. 66).

Le dernier chapitre fait écho à l'introduction : d'une lecture ardue, il laisse peu de place à ce que l'auteur prône, c'est-à-dire la volonté de dépasser une « *sense-less science* » (p. 6), une science présentée comme activité purement cérébrale pour y mettre l'affect et le corps au cœur de l'analyse académique. Au-delà de cette limite, l'ouvrage nous invite à une véritable interrogation sur nos manières élitaires de pratiquer et de penser les disciplines anthropologiques et historiques. Comprendre cela comporte un but essentiel : mieux nous défaire de nos privilèges académiques.

Référence

DUBE Saurabh, 2018, *Subjects of Modernity*. Delhi, Primus Books.

Maud Druais

Département d'anthropologie, Université Laval, Québec (Québec), Canada
Unité de recherche Migrations et Sociétés, Université de Paris, Paris, France

PÉREZ Amin, 2022, *Combattre en sociologue. Pierre Bourdieu & Abdelmalek Sayad dans une guerre de libération (Algérie, 1958-1964)*. Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 368 p.

En 1958, le jeune Pierre Bourdieu, professeur assistant de philosophie à l'Université d'Alger, rencontre Abdelmalek Sayad, instituteur algérien. Le très bel ouvrage d'Amin Pérez tiré de sa thèse de sociologie est consacré au récit de la relation profonde entre les deux hommes, à la fois professionnelle et intime, à l'origine d'une pensée sociologique critique ancrée dans l'expérience de la guerre d'Algérie. En s'appuyant sur des archives publiques et privées (Fonds d'archives d'Abdelmalek Sayad et Fonds d'archives de Pierre Bourdieu), complétées par des entretiens avec des personnes issues de l'entourage des deux chercheurs, l'auteur documente en détail ces deux trajectoires, faisant le lien entre certaines expériences communes de leur socialisation primaire (transfuge de classe, familiarité précoce avec l'injustice sociale et raciale), comme autant de points d'accroche pour cette amitié intellectuelle.

Le livre témoigne de la socialisation savante réciproque des deux chercheurs, chacun trouvant chez l'autre les ressources décisives. Le chapitre 3 expose ainsi le rôle crucial d'informateur tenu par Sayad dans la compréhension de la société algérienne de Bourdieu, notamment sur le plan linguistique. L'intimité des deux hommes se noue principalement au fil des enquêtes de terrain en Algérie, dans le partage de conditions difficiles où s'exercent des contraintes multiples pour les sociologues dans un contexte de guerre. L'auteur détaille ainsi les conditions dans lesquelles Sayad et Bourdieu réalisent leur enquête en 1959 sur les déplacements de populations opérés par l'État français pour lutter contre les indépendantistes. Dans ces pages (140 et suivantes), qui racontent comment ils ont sillonné le pays, se heurtant à une réalité douloureuse pour chacun, l'auteur dessine le portrait de cette amitié tout en nous faisant entrer dans « la fabrique de la recherche ».

Il faut à cet égard souligner l'un des atouts principaux de ce travail, qui est la large place faite aux matériaux archivistiques : correspondances privées entre les chercheurs, avec leurs familles, carnets de terrain, ébauches de travaux non parus. Loin d'un simple ornement, l'auteur place l'archive au cœur de son écriture et laisse par exemple le lecteur s'émouvoir en découvrant Bourdieu en proie aux doutes face aux réactions que suscitent sa première publication majeure, *Sociologie de l'Algérie*, en 1958. La magie de l'archive opère, en nous livrant des fragments intimes, mais teintés d'universel, à la lumière d'un Bourdieu qui écrit qu'il aurait dû rester dormir plutôt qu'écrire (p. 99).

Ce livre apporte également une contribution majeure dans la compréhension de la construction de positions dissidentes des deux sociologues, à la fois sur le plan politique — Bourdieu, dans son positionnement à gauche, mais tenant à distance le communisme et le marxisme, Sayad, dans sa position indépendantiste libérale critique envers le FLN — et académique. Agissant comme un fil rouge dans l'ouvrage, le refus de se positionner dans l'espace idéologique tel qu'on leur propose agit comme un moteur puissant pour les deux hommes, qui tendent à construire une posture au plus près de la complexité du monde social, refusant de céder à des positionnements binaires.

Cette volonté se traduit dans la réinvention d'une sociologie au service d'un combat politique en faveur de l'émancipation sociale. Les manières de faire et les manières d'être de Sayad et Bourdieu sur le terrain algérien témoignent d'une rupture avec les procédés ethnographiques utilisés jusque-là. Les deux chercheurs mobilisent un panel de techniques d'enquête le plus large possible, mêlant le qualitatif et l'ethnographie, s'appuyant également sur les archives, et même sur la photographie. Outre cette question de méthode, en desserrant un peu l'analyse et en replaçant le travail des deux sociologues dans le champ académique de l'époque, l'auteur montre les apports d'une sociologie nouvelle qui mêle savoirs intimes et distanciés, scientifiques et politiques (p. 129). Le récit détaillé de l'enquête sur les déplacements forcés de populations, au chapitre 4, est particulièrement riche à cet égard. L'on ressent dans ces pages l'effervescence ethnographique ainsi que l'enracinement de la réflexion de Sayad et de Bourdieu dans le terrain algérien. C'est également dans ces pages qu'on découvre comment Bourdieu a fait le lien entre ses travaux sur l'Algérie et ses premières réflexions sur sa région d'origine, le Béarn, société rurale traversée par un bouleversement de ses modes d'organisation sociale et territoriale proche de ce que les chercheurs observaient en Algérie (p. 148). Penser ensemble l'Algérie et le Béarn se pose pour les chercheurs comme un outil particulièrement heuristique pour rendre étranger le familier et ainsi renouveler leur pensée. Cette comparaison marque également une rupture avec l'ethnocentrisme qui caractérisait jusque-là l'analyse des sociétés colonisées en défatalisant ces dernières.

Si l'on peut regretter certains détails de forme (le rejet des notes en fin d'ouvrage, qui incommode souvent la lecture et le recours récurrent au terme *évènement*, qui confine à une relecture *a posteriori* des trajectoires), la richesse de l'analyse retranscrite dans une écriture fluide fait de cet ouvrage un outil majeur pour (re)penser la sociologie comme un outil d'émancipation pour soi et les autres.

Référence

BOURDIEU Pierre, 1958, *Sociologie de l'Algérie*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que-sais-je ? ».

Clémentine Lehuger
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, France

STOLER Ann Laura, 2022, *Interior Frontiers: Essays on the Entrails of Inequality*. Oxford, Oxford University Press, 394 p.

L'ouvrage *Interior Frontiers* d'Ann Laura Stoler se présente comme une collection de huit essais qui, bien qu'indépendants, gravitent tous autour de la question des « (sous-)métriques de l'inégalité » (p. 39). S'inscrivant dans le sous-champ de l'anthropologie historique, Stoler explore les mécanismes microsociologiques menant à l'enclavement de certaines classes de personnes dans la subalternité.

La notion clef de « frontières intérieures », conceptualisée par Étienne Balibar et reprise à son compte par l'autrice, sert aussi bien à « diagnostiquer » qu'à nommer les « dispositifs » maintenant des dynamiques d'exclusion à l'intérieur des États (p. 23). Ces réseaux de relations de pouvoir prennent la forme de limites informelles pour lesquelles « aucun document officiel ne suffit jamais à garantir le passage, car n'étant pas gardées par des barbelés, mais plutôt par des conventions non écrites et souvent inaccessibles » (p. 12, ma traduction).

La première partie du livre (essais 1 à 4) est consacrée aux pratiques affectives, épistémiques et langagières au cœur des politiques coloniales. Stoler y met en lumière une « économie émotionnelle », fixant ce qui est perçu comme un « ennemi interne », « qui peut marcher à n'importe quels endroits tout en se sentant à sa place », et « qui peut se tenir sur un coin de rue sans être suspect » (p. 26-27, ma traduction). Ses analyses montrent comment la domination coloniale se manifeste au travers de « sensibilités racialisées [...] qui confèrent de l'estime ou du dégoût, du statut ou de la répugnance » à certains individus plutôt que d'autres (p. 68, ma traduction). L'autrice expose par quels mécanismes certaines personnes sont systématiquement exclues des lieux de pouvoir par des « réponses "viscérales" » (comme la répugnance, la pitié, l'envie, la honte, etc.) socialement conditionnées (p. 86).

La deuxième partie du livre (essais 5 et 6) porte sur les pratiques de résistance. Le cinquième essai consiste en une cartographie des discours artistiques et politiques d'opposition aux structures coloniales. Le sixième essai propose quant à lui une réflexion sur les évolutions récentes que connaissent les pratiques d'archivage à partir du cas de la *Birzeit University Digital Palestinian Archive* (AWRAQ), soulignant ainsi toute l'importance de « l'archivage comme pratique politique » et forme de résistance (p. 233).

L'ouvrage se conclut par une exploration des « zones de fracture » (« *shatterzones* ») au sein des démocraties impériales (p. 237). Le septième essai porte sur l'analyse des pratiques carcérales — abondant autant les « prisons de pauvreté » que le caractère construit et instrumental de la criminalité dans les démocraties impériales (p. 242-245). L'essai final s'intéresse au risque d'édulcoration dans le contexte de la multiplication des appels à la « décolonisation », rappelant que la grammaire du colonialisme « peut être apaisante et dépolitisante aussi bien qu'elle peut servir d'appel aux armes » (p. 292, ma traduction).

Les méthodes mobilisées varient au fil de l'ouvrage et des essais. Alors que les premiers essais revêtent un caractère plus théorique et exégétique, le cœur des analyses de Stoler repose sur du travail d'archives. Elle mobilise également ses recherches antérieures, notamment celles publiées dans *Carnal Knowledge and Imperial Power* (2002) et *Along the Archival Grain* (2009). Sa conception des archives comme « sans cesse renouvelées et sans frontières » — qui transparait tout au long de l'ouvrage — lui permet de mettre à l'avant-plan des voix qui ont été peu étudiées (p. 142, ma traduction). Stoler met même à profit certains récits « semi-biographiques et semi-fictionnels » — entre autres ceux de James Baldwin et de Marguerite Duras — sur lesquels elle s'appuie pour analyser la mécanique fine des dynamiques intersubjectives d'(auto)exclusion (p. 37).

Un des grands mérites de l'ouvrage est de fournir un ancrage théorique compréhensif à l'étude anthropologique des « démocraties impériales » (p. 245). Faisant preuve d'une extraordinaire érudition, l'ouvrage jongle avec une diversité inouïe de traditions philosophiques — combinant le courant postmoderne français (Michel Foucault en particulier) et la philosophie du langage anglo-américain (notamment J. L. Austin), en passant par l'École de Francfort, pour ne citer que quelques exemples. Stoler s'appuie également sur une constellation d'écrits « contre-coloniaux » — entre autres, ceux d'Aimé et Suzanne Césaire, de René Ménénil, d'Edward Saïd et de Frantz Fanon — qu'elle prend toujours soin de rigoureusement placer en dialogue avec leurs commentateurs contemporains (p. 142).

Cet éclectisme de Stoler rend certes l'ouvrage parfois vertigineux et labyrinthique. Cela est néanmoins largement compensé par la fécondité de ses analyses. Par sa facture particulière, *Interior Frontiers* intéressera tout autant les anthropologues que les philosophes, en fait tout lecteur intéressé par les enjeux liés à l'exclusion sociale et au colonialisme. Avec son regard à la fois incisif et nuancé sur les démocraties contemporaines, Stoler témoigne brillamment du potentiel subversif de l'étude des archives en anthropologie.

Jérôme Gosselin-Tapp
Faculté de philosophie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

WARNIER Jean-Pierre, 2023, *Dix ans de bonheur. Un couple bourgeois à l'âge des extrêmes*. Paris, Karthala, 443 p.

L'ouvrage de Jean-Pierre Warnier se lit comme un roman d'amour, une histoire politique, une psychanalyse familiale. Il offre, à partir d'un exceptionnel corpus d'archives privées, une ethnographie intime qui s'attache à « un travail d'anthropologie historique et compréhensive du politique » (p. 411), s'étirant au long du vingtième siècle français. Composé de onze chapitres, d'un prologue et d'un épilogue, il entrelace trois niveaux d'écritures : transcriptions de documents, récit de l'auteur et (dans une autre typographie) hypothèses interprétatives. Il s'agit toujours, comme dans *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts* (1999), de comprendre, à la suite de Marcel Mauss et de Michel Foucault, les processus par lesquels les expériences sensori-motrices et les incorporations du milieu participent des subjectivations, à la fois manières d'être au monde et de le concevoir, et comment les socialisations des corps dans leurs rapports aux objets constituent des technologies du pouvoir. Mais l'anthropologue de *Régner au Cameroun. Le Roi-Pot* (2009) ne travaille plus à étudier l'organisation politique et les subjectivations contemporaines des *Grassfields* du haut plateau de Bamenda, auxquels il a consacré plusieurs décennies de recherche. Il investit d'autres espaces, d'autres altérités, à la fois plus proches et plus lointains, aujourd'hui disparus. *Dix ans de bonheur. Un couple bourgeois à l'âge des extrêmes* (2023) invite ses lecteurs et lectrices à la découverte d'une épopée conjugale et familiale française qui traverse les guerres, les crises économiques et les ruptures politiques, qui suit les mutations industrielles des outils productifs, les transformations de l'organisation du travail et de la consommation, et l'évolution des rapports de classe et de genre. Jean-Pierre Warnier y relate en ethnographe son enquête au cœur des archives privées d'une famille bourgeoise sur trois générations.

Son récit (auto)biographique décrit la finesse des articulations entre « techniques du corps » et « techniques de soi » ; il s'attache à comprendre les façonnements physiques et les ressorts psychiques qui animent les actions, à traquer les marges de manœuvre individuelles tout en prenant acte de la détermination des forces historiques et sociales. C'est d'abord dans les corps que s'impriment la classe et le genre, leurs façons de faire et de penser, d'être exposés ou non à des expériences — et que s'expriment les individualités, que se forment les sujets. Mais cette fois-ci, *L'homme qui pensait avec ses doigts* est non seulement celui ou celle qui se subjective dans la culture matérielle, mais aussi celui ou celle qui écrit, trace de sa main des mots. En surcroît d'une attention constante à « l'expérience corporelle » de ses protagonistes, Jean-Pierre Warnier accorde une large place aux écrits. Par exemple, à partir de l'échange épistolaire des deux fiancés autour des ouvrages *Le Dieu des corps* (1928) de Jules Romains, et *Amour nuptial* (1929) de Jacques de Lacretelle, l'auteur trouve les indices de leurs rapports différenciés à l'érotisme, au mariage et à la religion (p. 38). Plus loin, il explique que c'est en se positionnant par rapport à un livre d'Henri Barbusse que l'homme exprime son expérience de la guerre face à sa famille (p. 64). L'ethnographie est ici médiée par les traces des relations écrites au monde et des relations aux mondes écrits de ses « informateurs ». D'autant que les personnes dont elle retrace la vie lisent et écrivent abondamment, du double fait d'une appartenance à une époque (le « moment postal », p. 438) et à une classe bourgeoise (6000 lettres échangées entre les conjoints, des journaux intimes, des agendas, de nombreux documents comptables et administratifs... 15 mètres linéaires au total).

Il est particulièrement intéressant de voir par quels méandres un amour peut naître d'un mariage arrangé ; quelles places la sphère relationnelle et le commerce de la chair occupent

dans l'économie d'une vie ; comment la religion organise le rapport au corps et structure l'expérience de soi ; comment, enfin, les traumatismes d'une guerre s'insinuent sur plusieurs décennies, se répandent par rebonds, se distribuent différemment selon que l'on soit un homme ou une femme, un fils ou un père, que l'on ait fréquenté les champs de bataille ou de ruines : « la prosopographie de ce couple révèle au grand jour les toxines accumulées en secret dans les tréfonds de millions de familles du continent. Il y a là un objet d'analyse historique spécifique et de grande importance » (p. 436). L'exploitation et l'interprétation par l'auteur des archives intimes de ses ascendants offrent un fascinant éclairage sur la vie privée et le rapport à soi, comme sur la vie publique et le rapport au monde social, aussi bien du point de vue des affects que des valeurs et des idées. Rien n'est tu du conservatisme, de l'antisémitisme (p. 143), du catholicisme antimoderne (p. 132-133), des errements millénaristes de Jacques, qui s'engage après-guerre dans le militantisme patronal et qui participe à la fondation du CNPF (futur Medef), apparaissant alors comme une figure ambivalente d'une histoire mystique du capitalisme français. Tout est dit du rôle de « Maimaine », son épouse œuvrant dans l'ombre et déployant sa vie hors des institutions. Une force de l'ouvrage est le remarquable équilibre qu'il offre entre ses deux protagonistes, masculin et féminin — le recours aux archives privées venant révéler, en creux, l'invisibilisation des femmes dans les archives publiques généralement aux sources de l'histoire politique et économique, et de l'histoire tout court. Jean-Pierre Warnier livre ici un exemple magistral d'une approche du sujet bio-psycho-social (genré) dans son contexte historique, à la compréhension duquel il a consacré sa carrière et sa pensée d'anthropologue.

L'ouvrage est l'occasion d'une réflexion méthodologique et épistémologique : sur l'ethnographie, sur l'usage des archives, sur le temps incorporé. L'exercice de décentrement, qui fait le sel de l'écriture anthropologique, se déploie ici dans des archives familiales, exercice de haute volée, car il s'agit pour l'auteur, né en 1939, de ses propres parents (ce qu'il dévoile dans l'épilogue). Le regard éloigné de l'anthropologue ne fait pas suite à une enquête ethnographique, mais archivistique : le statut des écrits qui font trace et sont retravaillés en vue de leur mise en ordre y est fort différent. Y est similaire toutefois la nécessité du temps long, de l'enquête et de la décantation qui s'ensuit : le retour (l'auteur évoque 30 ans de travail). La mise à distance procède de l'objectivation des matériaux recueillis, mais elle est aussi celle d'un homme face à son passé, à sa généalogie. L'adieu au voyage de l'ethnologue s'y double d'un adieu à l'enfance et à la mythologie familiale ; il s'ancre dans l'anthropologie, procède de la psychanalyse et ressort du grand âge, qui délivrent des devoirs et des dettes vis-à-vis des parents, et permettent le dialogue avec les ancêtres.

Références

DE LACRETELLE Jacques, 1929, *Amour nuptial*. Paris, Gallimard.

ROMAINS Jules, 1928, *Le Dieu des corps*. Paris, Gallimard.

WARNIER Jean-Pierre, 1999, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*. Paris, Presses universitaires de France.

—, 2009, *Régner au Cameroun. Le Roi-Pot*. Paris, Karthala.

Mélanie Roustan
Département Homme et environnement,
Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France

FASSIN Didier, 2023, *Sciences sociales par temps de crise*. Paris, Éditions du Collège de France, 54 p.

Cette leçon inaugurale, prononcée par Didier Fassin le 30 mars 2023 au Collège de France, offre au lecteur l'occasion de réfléchir aux apports des sciences sociales en temps de crise. Nos sociétés actuelles traversent des crises pandémiques, climatiques et sociales inusitées qui interpellent directement les scientifiques de toutes disciplines, incluant les sciences sociales. Quelles sont nos responsabilités scientifiques envers ces crises ? Comment penser le développement du savoir en temps de crise ? Pour mener ces réflexions, Fassin nous convie à parcourir les voies tracées par nos prédécesseurs, dont, notamment, ceux qui ont vécu et réfléchi la crise de la Deuxième Guerre mondiale : Walter Benjamin, Claude Lévi-Strauss, Jürgen Habermas, et Theodor Adorno. Nous soulignons la qualité des références aux vécus et aux réflexions des prédécesseurs ; ces références, judicieusement choisies et racontées, humanisent et enrichissent l'exposé.

Pour ce compte rendu, nous avons prioritairement retenu la définition de la crise utilisée par Fassin et la perspective critique qui oriente l'ensemble de la leçon. La crise, par son étymologie, est : « l'action de distinguer, de séparer, et l'action de décider, de juger » (*Dictionnaire grec-français*, cité dans Fassin, p. 19). Les mots *crise* et *critique* partagent donc la même étymologie et « [r]ésoudre une crise suppose un travail critique » (p. 20).

En suivant Habermas, Fassin pose que la crise a deux composantes ; l'une analytique et l'autre, subjective : « Il ne suffit pas qu'un problème se pose à la société, encore faut-il qu'il soit appréhendé comme tel » (p. 28). En ce sens, la crise est « toujours une construction sociale. Qu'elle repose ou non sur des faits, elle a besoin d'agents qui la légitiment » (p. 32). Pour les sciences sociales, une critique de la crise doit se faire sous trois angles : le décret d'une crise sans fait empirique (p. 35), les carences de reconnaissance d'un état de crise devant des faits (p. 35) et, finalement, ce que la reconnaissance ou le déni de la crise autorise ou censure (p. 36). Ce sont donc les discours légitimant — ou niant — ces crises et l'affectivité qu'ils produisent qui doivent faire l'objet des analyses et des critiques des sciences sociales. Fassin en appelle ainsi à une analyse des questions morales et des enjeux politiques des crises, soit à étudier cette « frontière mouvante, incertaine » (p. 50) dans laquelle nous concevons ce qui — ou non — fait crises ainsi que les réponses que nous mobilisons — ou non — pour répondre à ces crises.

Cette leçon inaugurale se veut concise et accessible. De nombreux exemples sont offerts pour illustrer les réflexions. Par exemple, bien que scientifiquement connu depuis le XIX^e siècle, l'effet de serre est demeuré un fait objectif sans subjectivité, et ce, jusqu'à la création, en 1988, du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) et la tenue du Sommet de Rio, en 1992. Ce n'est que très récemment que les enjeux climatiques engagent à l'action les décideurs et les communautés (p. 28-29). Cet engagement était impossible sans subjectivation, sans appel à l'affectivité.

Certes, le format limité de cette leçon inaugurale, soit un court 54 pages, ne peut permettre l'approfondissement des conclusions de l'auteur. La richesse des notes biographiques comble plusieurs lacunes attribuables au format ; les lecteurs y trouveront de nombreuses références et précisions pour nourrir leurs réflexions.

Cependant, nous aurions apprécié un approfondissement de l'affirmation : « Le sentiment de peur et le sens de l'urgence que suscite la crise — [...] — fondent un consentement large aux logiques d'exception » (p. 38). Il semble y avoir ici un lien avec la rhétorique de la peur de Jonas (1979) et nous aurions apprécié une synthèse de cet argument et des critiques qui y furent adressées. Nous aurions aussi souhaité mieux saisir pourquoi l'auteur distingue « sens de l'urgence » et « sentiment de peur ». La peur n'est-elle pas déjà inhérente et indissociable des notions de risques (Beck 2001 [1986] : 61) et d'urgence (Sorell 2003 ; St-Denis 2020) ? Les usages polysémiques des termes *risque*, *urgence*, *crise*, *événement* et *catastrophe* que nous retrouvons en sciences sociales ne sont probablement pas étrangers à cette difficulté. Et comme nous y convie cette leçon inaugurale, l'analyse des orientations théoriques, politiques et morales de ces notions mériterait de plus amples développements pour saisir la priorisation de la notion de « crise » par l'auteur.

Retenons de cette leçon que les crises, qu'elles soient pandémiques, sociopolitiques ou climatiques, nous obligent à décider, à juger. Ainsi, les crises sont indissociables de nos compréhensions du monde, de nos appréciations morales et de nos actions politiques. Les sciences sociales doivent donc s'engager dans l'analyse des questions morales et des enjeux politiques inhérents aux discours légitimant — ou non — les crises et aux actions mobilisées — ou non — en réponse à ses crises (p. 49-50).

Références

- BAILLY Anatole, 2020 [1935], *Dictionnaire grec-français*. Paris, Hachette.
- BECK Ulrich, 2001 [1986], *La société du risque*. Paris, Champs Flammarion.
- JONAS Hans, 1979 [1995], *Le Principe responsabilité*. Paris, Champs Flammarion.
- SORELL Tom, 2003, « Morality and Emergency », *Proceedings of the Aristotelian Society*, 103, 1 : 21-37.
- ST-DENIS Karine, 2020, « Voir l'urgence », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 14, 3, [en ligne]. Consulté sur Internet (<https://doi.org/10.4000/rac.10451>), le 1^{er} février 2024.

Karine St-Denis
École nationale des pompiers du Québec
Laval (Québec), Canada

GODELIER Maurice, 2021, *L'interdit de l'inceste à travers les sociétés*. Paris, CNRS Éditions, 120 p.

Un petit livre vite lu en apparence. Il se présente sous la forme d'un entretien et fait le point de nos connaissances sur le sujet. Il intéressera les non-spécialistes qui veulent s'initier

à l'un des thèmes cruciaux de l'ethnologie. Il intéressera aussi les spécialistes en ce qu'il rassemble clairement nos informations dispersées dans de nombreux ouvrages sur un sujet très vaste.

Le texte se veut exhaustif, et c'est cette exhaustivité même qui fait ressortir la complexité du sujet. Ainsi apprend-on qu'une théorie assez répandue veut qu'il y ait inceste si deux personnes ont en commun une ou plusieurs composantes essentielles de leur être : sperme, lait, sang, chair, voire l'âme ou le nom (p. 17). Par exemple chez les Trobriand, l'irruption de l'esprit de l'ancêtre (qui désire se réincarner dans le corps de l'enfant) et le sang maternel sont les deux composantes du fœtus. Donc si ça constitue un crime pour une mère de coucher avec son fils (issu de même sang), un père peut coucher avec sa fille, puisque son sperme n'est pas une composante à l'origine de sa conception (p. 17-18). Mais il faut compter avec d'autres théories. En Occident, l'inceste est prohibé parce que les rapports sexuels interdits font exploser l'autorité des aînés sur les cadets (p. 20), une théorie qui n'a rien à voir avec celle de la ou des composantes communes. Et il y en a bien d'autres.

Mais, quelles que soient les personnes interdites, quelle que soit la théorie indigène qui fonde ces interdictions, le fait de la prohibition de l'inceste est là. C'est pour l'auteur l'un des quatre critères qui font la spécificité de l'espèce humaine dès l'apparition de l'homo sapiens : ces critères sont, outre la prohibition de l'inceste, la domestication du feu, la division du travail entre les sexes et le langage articulé (p. 84-85). Et plus tard viendra le développement de l'agriculture et de l'élevage (p. 87).

Maurice Godelier se lance alors dans une comparaison avec les primates les plus proches de l'homme, les chimpanzés et les bonobos. Tous deux vivent en bandes. Les jeunes guenons quittent leur bande pour en intégrer une autre (p. 81). « Ce double mécanisme de sortie des bandes de jeunes femelles pubères et d'arrivée dans les mêmes bandes de femelles étrangères semble donc être associé non pas à un évitement de l'inceste mais à une régulation de la vie sociale des membres de chaque bande en éliminant la possibilité de conflits entre adultes mâles et jeunes mâles » (p. 82). Malgré une certaine proximité entre hommes et singes, il ne faut pas tomber dans l'anthropocentrisme. Si donc les jeunes femelles pubères quittent leur bande, il ne s'agit pas d'évitement de l'inceste.

Godelier s'oppose donc à une lecture trop anthropomorphique du comportement des singes. Mais relisons sa phrase : « Ce double mécanisme [...] semble donc être associé non pas à un évitement de l'inceste [...] ». Or, si ressemblance avec le comportement des humains il y a, il est à noter que ce n'est pas avec la prohibition de l'inceste qu'il faut comparer le comportement simiesque, mais avec l'exogamie. Si les jeunes guenons quittent leur bande dès la puberté, le problème de l'inceste ne se pose pas, car il est noyé dans quelque chose de comparable à l'exogamie. Il s'agit de deux concepts différents : l'inceste ne concerne qu'un nombre très limité de parents voire d'alliés, alors que l'exogamie concerne tout un groupe. Et l'exogamie n'implique pas toujours une interdiction des relations sexuelles au sein du groupe d'unifiliation. Chez les humains, on quitte le groupe d'unifiliation après le mariage. Mais si certaines sociétés (les plus nombreuses) interdisent les rapports sexuels hors mariage — et pour celles-là, le problème de l'inceste ne se pose pas, car il est noyé dans l'interdiction pure et simple de rapports sexuels entre deux membres du même groupe d'unifiliation, exactement comme chez les chimpanzés et les bonobos —, il ne faut pas oublier que certaines civilisations autorisent les rapports entre les jeunes d'un même clan, avant le mariage, ce qui ne les empêche pas de respecter la règle d'exogamie d'une part, et l'interdit de l'inceste avec quelques personnes d'autre part. Certaines sociétés du premier groupe, celui qui interdit les

relations sexuelles hors mariage, vont même plus loin, considérant que tous les membres d'un groupe d'unifiliation sont comme frères et sœurs parce que descendant d'un ancêtre commun et, donc dans ce cas, prohibition de l'inceste et exogamie se superposent. Godelier donne l'exemple de la noblesse guerrière de la Chine des Chou (p. 38). Il faut toutefois compter avec celles du second groupe. Godelier signale du bout des lèvres (p. 52), à propos des Trobriand, un exemple de société qui autorise les rapports sexuels au sein du groupe d'unifiliation avant le mariage. Prohibition de l'inceste et exogamie sont deux choses différentes. Godelier ne le signale pas clairement. C'est peut-être là le point faible de ce livre.

Patrick Kaplanian
Chercheur indépendant

SAILLANT Francine, 2023, *Sous le signe des pluralités*. Québec, Presses de l'Université Laval, 208 p.

La tentation de toute autobiographie intellectuelle est évidemment ce que Pierre Bourdieu a appelé « l'illusion biographique », qui consiste à construire rétrospectivement la cohérence logique d'un parcours. L'ouvrage de Francine Saillant, *Sous le signe des pluralités*, y échappe très largement. Certes, l'auteur repère, de ses premières expériences de la différence dans l'enfance à ses recherches les plus récentes sur l'interculturalité, en passant par ses nombreux travaux et terrains proches ou lointains, un intérêt obstiné pour l'altérité que l'on peut considérer comme la première qualité, sinon la vocation, des anthropologues. Mais elle restitue en même temps un itinéraire très singulier, construit en marchant, au gré des rencontres, des découvertes intellectuelles, des opportunités de recherche, bref une histoire où rien n'était écrit d'avance.

Dans une famille modeste de la Basse-Ville de Québec comme celle où elle est née, une fille n'étudiait pas la philosophie à l'université, en dépit de ses capacités et de ses envies : elle apprenait un métier pour gagner sa vie. Ce fut donc celui d'infirmière. En travaillant dans un service hospitalier de psychiatrie, elle a découvert la souffrance et le mode d'existence autre de la folie. À cette époque (le début des années 1970), l'univers asilaire et son fonctionnement étaient violents, cependant des théories critiques émergeaient à son sujet, notamment l'antipsychiatrie, qui prônait de nouvelles formes de prise en charge de la maladie mentale et une désinstitutionnalisation des patients. L'influence de ce courant, mais également la lecture des travaux d'anthropologues comme ceux de Ruth Benedict ou de Roger Bastide, qui inscrivaient la folie dans les normes et pathologies sociales, l'orientèrent vers l'ethnopsychiatrie et l'université, enfin ! En même temps, elle écrivait déjà de la poésie, comme une autre façon de saisir et d'exprimer les pluralités du monde.

Non sans entendre d'abord ce que les autres ont à dire. De l'expérience de la psychiatrie à celle de la cancérologie, à l'écoute des patients et des soignants confrontés à la mort, Francine Saillant a inauguré une anthropologie clinique fondée sur les théories interprétatives, explorant les liens et les pratiques du soin et portant attention à leur dimension genrée. À

la croisée du *care* et des questions de droits, elle a ensuite travaillé sur l'humanitaire, ses discours, ses pratiques, mais aussi le point de vue de celles et ceux qui en sont les destinataires, tant au Québec auprès des migrants qu'au Brésil avec l'association Handicap International. Ce qui l'a conduite à analyser de façon novatrice la question de la vulnérabilité, et plus tard, à travailler sur le mouvement noir brésilien et la question des réparations, dans une approche collaborative, et jamais en surplomb, dans laquelle la connaissance est co-construite avec les personnes concernées. Ceci en mettant en évidence la façon dont manifestations culturelles, demandes de reconnaissance et revendications démocratiques s'articulent dans l'espace public, notamment par le moyen du film.

On l'aura compris, l'itinéraire de Francine Saillant franchit les frontières et dépasse les cadres imposés. Scientifiquement irréprochable, ayant finalement eu d'importantes responsabilités dans l'université, ayant réfléchi avec d'autres à l'avenir d'une anthropologie non hégémonique dans un monde globalisé, elle ne s'est pas pour autant enfermée dans une stricte perspective académique. Chercheuse, poète, artiste plasticienne, réalisatrice de documentaires, jamais elle ne s'est interdit, bien au contraire, d'intervenir en tant qu'intellectuelle dans la cité, qu'il s'agisse d'engagements féministes ou sur les questions de reconnaissance des populations minoritaires et marginalisées.

Cette attention généreuse aux autres se retrouve dans cet ouvrage où elle exprime sa reconnaissance à l'égard de celles et ceux qui ont joué un rôle dans l'élaboration de son travail, qu'il s'agisse d'ouvrages lus, de rencontres ou de travaux en commun, tant il est vrai que l'on ne pense jamais seul. On y retrouve les auteurs importants des années 1970 aux années 2000 (hors des deux courants dominants qu'étaient alors le marxisme et le structuralisme) qui l'ont marquée, les collègues qui l'ont professionnellement soutenue, les personnes qui lui ont offert de nouvelles opportunités, scientifiques et/ou créatives.

Francine Saillant nous présente ainsi une démarche intellectuelle et sensible, théorique et artistique, universitaire et citoyenne, sans qu'aucune de ces dimensions ne soit séparée des autres. C'est là une des grandes leçons de ce livre, qui intéressera les jeunes tentés par le métier (un métier avec sa pratique du terrain et ses outils de réflexion et non une profession), mais aussi toutes les personnes qui travaillent dans les domaines du soin, de l'action sociale, de la culture et des arts. Elles y découvriront également l'intelligence du doute et sa fécondité pour la pensée : pas de certitude préétablie, pas de posture d'autorité en effet chez cette autrice à l'œuvre imposante, mais une insatiable curiosité pour la diversité des vies et des mondes.

Nicole Lapierre
Directrice de recherche émérite au CNRS
Laboratoire d'anthropologie politique, Paris, France